

J. Calloud et F. Genuyt, *La première épître de Pierre. Analyse sémiotique*. Les éditions du Cerf, 1982, 215 p.

Louise Milot

Volume 16, numéro 1, avril 1983

Sur l'énonciation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500602ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500602ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1983). Compte rendu de [J. Calloud et F. Genuyt, *La première épître de Pierre. Analyse sémiotique*. Les éditions du Cerf, 1982, 215 p.] *Études littéraires*, 16(1), 171–173. <https://doi.org/10.7202/500602ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1983

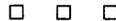
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

faire servir à d'autres fins que sa propre description ; on a le droit de le traverser pour appréhender une réalité d'un autre ordre (historique, sociologique, psychologique) ; simplement, dès lors qu'on ne se focalise plus sur l'énoncé en tant que tel, on change de champ problématique et on cesse de faire de la linguistique (pour faire de l'histoire, de la sociologie ou de la psychologie) — (p. 221).

Conception trop restrictive de la linguistique et de ses applications possibles à l'analyse textuelle ? Peut-être. Reste qu'en attendant la construction du modèle qui convienne à la linguistique du discours ou de la communication « entendue à la fois comme *activité* et comme *totalité de l'événement langagier* » (BERRENDONNER, p. 109), l'ouvrage de C. Kerbrat-Orecchioni, aux yeux d'un « usager » tout au moins, présente le considérable avantage de favoriser une meilleure utilisation des concepts et de la problématique auxquels on peut recourir en linguistique de l'énonciation.

Jean-Claude GAGNON
Université Laval



J. CALLOUD et F. GENUYT, *La première épître de Pierre. Analyse sémiotique*, Les éditions du Cerf, 1982, 215p.

« Pour la première fois, la méthode sémiotique est appliquée à l'ensemble d'un texte du *Nouveau Testament* », peut-on lire à l'endos de la couverture de l'ouvrage de J. Calloud et F. Genuyt.

Voilà peut-être un corpus qui risque de ne pas atteindre les littéraires intéressés à la sémiotique et pourtant, les auteurs font partie de ce même « Groupe d'Entrevernes » qui a publié il y a quelques années un ouvrage bien connu en littérature : *Analyse sémiotique des textes* (Presses universitaires de Lyon, 1979, rédigé par J.-C. Giroud et L. Panier).

Pour le bénéfice des lecteurs qui ne seraient d'aucune façon familiers avec l'approche sémiotique, les auteurs proposent une introduction méthodologique (pp. 9-29), la plus économique possible, mode d'entrée à la fois synthétique et clair dans le champ de la théorie greimassienne. Le lecteur insatisfait est prié de se reporter à l'*Analyse sémiotique des textes* par rapport à laquelle l'introduction de J. Calloud et F. Genuyt innove sur au moins deux points qui la rapprocheraient des positions du *Dictionnaire*¹ auquel le lecteur est également prié de se reporter dès l'introduction. Ces deux points seraient : 1. la distinction entre le « figuratif » et le « thématique » (p. 20) qui a fait l'objet, par ailleurs, de récentes précisions ou mises au point² et qu'il faut peut-être voir par rapport aux nouvelles désignations des « anciennes » isotopies *sémiologiques* et *sémantiques* (*Dictionnaire*, p. 198). 2. la délimitation du champ de l'énonciation de telle façon qu'il ne soit pas nécessaire pour l'explorer d'excéder les limites du texte : « Il y a [...] une façon proprement sémiotique de traiter de l'énonciation, c'est de la considérer comme une

fonction.» (p. 27) ; c'est là un acquis pour l'analyse textuelle : l'index du *Maupassant* de Greimas ne comportait qu'une entrée au terme « énonciation » (et d'ailleurs pour l'« énonciation énoncée ») et *Analyse sémiotique des textes*, aucune.

Suite à cette introduction, l'analyse de l'épître est faite en huit séquences d'inégale longueur et dont le découpage n'est pas justifié systématiquement. Chacun des huit chapitres — l'adresse ; la bénédiction ; la sanctification ; l'édification ; l'assujettissement ; l'affranchissement ; le jugement ; la salutation finale ; — s'ouvre sur le texte du segment à commenter (on se demande pourquoi il a été fait exception à cet usage aux chapitres VI et VII). En général, l'analyse suit le cheminement « réel » des analystes qui progressent par hypothèse à vérifier après coup. Rarement les auteurs anticiperont sur les résultats de l'analyse ; quand c'est le cas, ils le signalent (par exemple p. 176). La démarche n'est pas non plus commandée par l'application stricte d'une grille. Au-delà et en deçà d'un cadre général qui explicite, pour chaque séquence, l'organisation *textuelle*, l'organisation *narrative* et l'organisation *discursive*, le commentaire pourra choisir d'explorer davantage l'intentionnalité de la séquence (pp. 82 et 174), la temporalité (pp. 102 et 192), l'effet des citations (p. 127) ou l'explicitation maximum des figures (voir pp. 146-167 pour l'économie domestique et l'institution du mariage). C'est dire qu'au lecteur désireux de voir la méthode sémiotique confrontée à un texte « difficile », dont la complexité excède de toute évidence le narratif des contes par exemple, *la Première Épître de Pierre* offre une analyse toute en méandres et menée avec une grande sûreté³.

Même souplesse et même parti pris de privilégier le texte autant et plutôt que les digressions théoriques, au niveau de l'analyse d'ensemble. Prenons l'exemple de l'utilisation du carré sémiotique : ce modèle ne semble pas s'être imposé ici, au point d'arrivée de l'analyse, comme représentation synthétique des résultats obtenus. Il est régulièrement requis, en revanche, pour effectuer des bilans partiels (pp. 52, 93, 101, 118, 142, etc.) et démontre bien son caractère opératoire.

Attirons enfin l'attention, comme il se doit dans ce numéro, sur le sort fait à l'énonciation. La forme de l'épître, au départ, met forcément en représentation les « acteurs » de l'énonciation. La tentation, alors, était forte — et c'est en ce sens que va d'abord l'analyse — de voir les traces de l'énonciation dans ces lieux du texte où sont manifestées soit les interpellations explicites de l'auteur de la lettre aux destinataires, soit, de façon générale, la représentation dans l'énoncé des partenaires de l'énonciation (sur le contrat énonciatif implicite, voir pp. 32-38, 53-54). Dans ce cas, on se trouve à estimer que les autres lieux du texte relèvent à proprement parler de l'énoncé, et l'énonciation est ramenée à ses manifestations dans l'énonciation énoncée. Mais l'analyse de J. Calloud et F. Genuyt fait éclater à juste titre cette limite en introduisant la notion d'« énonciation énonçante, qui relève, non plus du narrateur, mais de l'énonciateur. Antérieurement aux énoncés, une stratégie manipule plus ou moins ouvertement le lecteur [...] Le discours en porte [...] des traces [...] (Il ne s'agit pas naturellement de sonder les "intentions" de l'auteur,

mais de découvrir les présupposés logiques du discours, tâche que s'assigne la sémiotique.)» (p. 76) Ainsi, toute la « stratégie textuelle » est pertinente pour l'énonciation.

Tout de même, l'analyse de l'« énonciation énoncée » avait déjà permis aux auteurs d'« habilitier » les rôles de narrateur et de narrataire à rejoindre les autres rôles actantiels plus familiers (voir p. 33). Souvent rattachés à la théorie de G. Genette, ces rôles pourraient donc être encadrés et subsumés par la sémiotique littéraire qui commencerait ainsi à combler l'hiatus qu'il fallait voir jusqu'ici entre ses acquis et ceux de la narratologie selon G. Genette. Il s'agit ici de se rapprocher d'un chapitre important exploré par *Figures III* : la question de la voix. Rappelons qu'il n'y avait aucune entrée au terme « narrateur » dans les index tant du *Maupassant* que de *l'Analyse sémiotique des textes*, et on pourra mesurer l'importance de l'ouverture proposée ici.

Pas de bilan, de conclusion à la fin de ce livre : « l'analyse ne se résume pas, son but étant de délivrer le foisonnement du sens » (endos de la couverture). Pour les lecteurs plus étrangers à l'analyse des textes bibliques et donc moins sensibles à la pertinence particulière de l'analyse sémiotique par rapport à d'autres approches sur ces mêmes textes, *La Première Épître de Pierre* vaudra surtout pour la rigueur et l'ouverture d'esprit méthodologique avec laquelle est ici manié l'outil sémiotique :

Il va sans dire que la reconstruction proposée, d'ailleurs conjecturale, n'épuise nullement le développement de sens que pourraient engendrer d'autres modèles interprétatifs ou la comparaison avec d'autres textes. Elle ne vise qu'à expliciter le minimum de contraintes sémiotiques qui permet au texte analysé de recevoir, sans en être détruit dans sa structure individuelle, les significations que précisément cette structure le rend capable de supporter. (p. 171, à propos d'une hypothèse de détail.)

Louise Milot
Université Laval

Notes

- ¹ A.-J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette Université, 1979, ci-après désigné « Dictionnaire ».
- ² Documents de recherche du Groupe de Recherches sémio-linguistiques de l'Institut de la Langue Française, III, 29, 1981, p. 46, *Contre-note* de J. Courtès.
- ³ Signalons sans insister un des seuls endroits où l'adhésion du lecteur pourrait se faire plus réticente : aux pages 116 et 117, lorsqu'il s'agit de dégager d'une série de lexèmes une isotopie de la « parole » en identifiant l'*envie* à un « désir pervers », « s'opposant donc [...] au désir sain de la parole ».